

Frank Sibley, Peter Geach et les adjectifs esthétiques

Roger Pouivet

Frank Sibley, *Approach to Aesthetics, Collected Papers on Philosophical Aesthetics*, ed. by John Benson, Hildred Betty Redfern and Jeremy Roxbee Cox, Clarendon Press, Oxford, 2001.

Dans l'œuvre de Sibley, deux périodes peuvent être distinguées. La première développe une réflexion issue d'un article « séminal » sur les concepts esthétiques : « Aesthetic Concepts »¹. Elle comprend des articles publiés. La seconde est constituée de textes restés inédits. Leur contenu n'était peut-être pas complètement définitif pour Sibley. Dans sa première période, Sibley s'intéresse essentiellement à la relation entre les concepts non esthétiques et les concepts esthétiques : comment les seconds sont-ils reliés aux premiers et quel rôle joue cette relation dans la perception et le jugement esthétiques ? Sans totalement délaissier ces questions, Sibley exploite ensuite une distinction entre *adjectifs prédicatifs* et *adjectifs attributifs*, empruntée à Peter Geach. Elle est examinée pour elle-même (dans « Adjective, Predicative and Attributive »), mais aussi dans son application à l'esthétique (dans « Aesthetic Judgments : Pebbles, Faces, and Fields of Litter », et « Some Notes on Ugliness »). Les articles de la première période étaient déjà connus, même s'ils n'étaient pas aussi aisément accessibles qu'aujourd'hui, grâce à la publication de *Approach to Aesthetics*. Ils ont largement nourri le travail des nombreux philosophes. À tort ou à raison, dans la lignée de Sibley, gommant parfois une part

1. Cet article est publié en français, sous le titre « Les concepts esthétiques » dans *Philosophie analytique et esthétique*, Textes rassemblés par Danielle Lories, éd. Méridiens Klincksieck, Paris, 1988.

de la sophistication de ses analyses², plusieurs philosophes ont cru trouver dans la notion de *survenance* – un terme que Sibley lui-même n'utilise pas – une bonne façon de penser l'émergence des propriétés esthétiques sur des propriétés non esthétiques, accordant dès lors aux premières une certaine objectivité. Grâce à l'heureuse publication des inédits dans *Approach to Aesthetics*, on découvre la seconde période, ce travail approfondi sur la distinction geachienne. Il me semble que son importance pour l'esthétique est aussi grande que la réflexion de la première période. C'est de ce « second Sibley » dont il sera question ici.

Dans « Good and Evil »³, Peter Geach faisait une distinction logique entre deux sortes d'adjectifs, suggérée, expliquait-il, par la distinction grammaticale entre des adjectifs attributifs (« un livre rouge ») et des adjectifs prédicatifs (« Ce livre est rouge »). Un adjectif est logiquement prédicatif si dans « un B A » (B étant un nom et A un adjectif), la prédication « est un B A » se scinde (*splits up*) logiquement en une paire de prédications : « est un B » et « est A ». Autrement, A est un adjectif logiquement attributif. « Gros » et « petit » sont attributifs. « X est une grosse puce » ne se scinde pas en « X est une puce » et « X est gros », pas plus que « X est un petit éléphant » ne se scinde en « X est un éléphant » et « X est petit ». Les adjectifs *aliénants* sont attributifs : « X est un faux billet de banque » ne se scinde pas en « X est un billet de banque » et « X est faux », pas plus que « X est le père putatif de Y » ne se scinde en « X est le père de Y » et « X est putatif ». « En revanche, dans l'expression « un livre rouge », « rouge » est un adjectif prédicatif, au sens que je donne à ce terme, même s'il ne l'est pas grammaticalement, car « est un livre rouge » se scinde logiquement en « est un livre » et « est rouge » »⁴.

Toute une méta-éthique est comprise dans cette distinction. Geach entendait montrer que « bon » et « mauvais » sont toujours des adjectifs attributifs et non pas prédicatifs : « rien n'est simplement bon ou mauvais, être bon ou mauvais, c'est être un bon ou un mauvais quelque chose »⁵. Dans la lignée de Wittgenstein, Geach affirme que « c'est un simple préjugé [philosophique] de penser que si toutes

2. Et je parle (hélas) pour moi ! Cf. Roger Pouivet, *L'ontologie de l'œuvre d'art*, éd. Jacqueline Chambon, Nîmes, 2000, chap. V.

3. Peter T. Geach, « Good and Evil », *Analysis*, Vol. 17 (1956). Ce texte se trouve aussi dans Philippa Foot (ed), *Theory of Ethics*, Oxford University Press, Oxford, 1967.

4. *Ibid.*, p. 64.

5. *Ibid.*, p. 65.

les choses qu'on appelle « bonnes » ne satisfont pas une unique condition, alors le terme « bon » est désespérément ambigu. »⁶ Geach critique ceux qu'ils appellent les Objectivistes (particulièrement George E. Moore) qui font de « bon », dégagé de ses usages ordinaires, un attribut naturel, simple et impossible à définir. En philosophie, la tentation est grande de prendre un terme comme « bien » comme s'il n'était jamais utilisé dans le discours ordinaire, en lui accordant un sens extraordinaire (auquel seuls des philosophes auraient un accès). (À mon sens, l'analyse peut être étendue à « vrai », « beau », « authentique », et d'autres termes du même ordre.)

Pour Sibley, « nous ne pouvons pas éliminer *ab initio* la possibilité qu'il puisse y avoir non pas deux, mais au moins trois sortes d'adjectifs : des adjectifs essentiellement prédicatifs, des adjectifs essentiellement attributifs, des adjectifs prédicatifs dans une expression (*phrase*), attributifs dans une autre » (p. 155). Selon l'usage que nous en faisons, certains adjectifs, et même « la plupart » (p. 177) fonctionnent des deux façons. « Les adjectifs essentiellement attributifs exigent nécessairement (*inherently*) un substantif fixant un critère ; les adjectifs essentiellement prédicatifs n'autorisent pas de critère fixé par un substantif » (p. 178). « Gros », « petit », « chaud », « froid » sont des exemples de la première sorte, « tout puissant », « omnipotent », des couleurs fixées par une charte (« aquamarine »), sont des exemples de la seconde sorte. Remarquons qu'ils n'admettent pas de degrés : on ne dit pas « très tout puissant », « particulièrement omnipotent », « assez aquamarine ». « Doux », que Geach présente comme prédicatif, possède des usages attributifs dans lesquels on doit savoir ce qu'il qualifie. Par exemple, si « doux » qualifie les Sauternes, tel Sauternes peut n'être pas doux, du moins pour un Sauternes. En ce cas, « doux » fonctionne de façon attributive, puisque le nom fixe un critère. On peut dire : « doux, même pour un Sauternes ». Le nom Sauternes fixe un certain standard, moyen ou normal.

Dans le chapitre treize de *Approach to Aesthetics*, Sibley applique sa discussion de la distinction de Geach à des adjectifs comme « beau », « joli », « mignon », « gracieux », « élégant », « qu'on utilise communément, même si ce n'est pas invariablement, pour faire des jugements esthétiques » (p. 179). Peut-on dire de quelque chose qu'il est beau *in abstracto*, sans savoir de quelle sorte de chose il s'agit ? Notre sens de la beauté de quelque chose dépend-il d'une *conception*

6. *Ibid.*, p. 66.

de cette chose? Une réponse négative à la première question, positive à la seconde, semble signifier que les adjectifs esthétiques, au moins ceux cités par Sibley, sont logiquement attributifs. Dire de X qu'il est beau, c'est dire qu'il est un beau X. À l'inverse, Croce, peut-être Kant, soutiennent que les adjectifs esthétiques sont logiquement prédicatifs. Sibley remarque qu'une question comme « Cette chose là est très belle, qu'est-ce que c'est? » est commune et parfaitement acceptable. On n'y répond pas en disant : « Comment pouvez-vous dire que c'est beau sans savoir ce que c'est? » Dès lors, « si les adjectifs esthétiques sont bi-fonctionnels, chacun doit être applicable à un nom qui ne fixe pas nécessairement un critère » (p. 181). Si quelqu'un dit qu'une courbe est gracieuse, on peut prétendre que « courbe » fixe un standard. Comparé à une formule comme « Ce visage féminin est gracieux », est-ce cependant du même ordre? On ne peut affirmer que « courbe » est une sorte de choses – et « forme » dans « une belle forme » moins encore. Sibley remarque aussi qu'il n'existe pas de critères de beauté pour des noms comme « galet », « cristal », « coquillage », « corail » ou même « peinture ou sculpture abstraite » – au moins si l'on compare aux critères apparemment fixés pour la beauté d'un visage féminin ou d'une tête de cheval. « Un cheval, pour avoir une beauté équine, doit être beau *en tant que* cheval. Il ne s'agit pas d'une beauté de la ligne, de la forme ou de la couleur. Une beauté de la couleur, de la ligne ou de la forme peut suffire à un beau galet ou un beau cristal » (p. 182), dit Sibley. Autrement dit, un galet est quelque chose de beau et un galet, alors qu'un visage féminin n'est pas quelque chose de beau *et* un visage féminin : c'est un beau visage féminin *en tant que* visage féminin. On peut cependant comparer deux galets et en trouver un *plus beau* qu'un autre : en ce sens, même s'agissant d'un galet, l'usage de « beau » peut être attributif. Mais comme le dit Sibley, à la question de savoir si un galet est beau, personne ne répond en disant qu'il va d'abord se renseigner sur les galets. Il manque, dans le cas des galets, un critère fonctionnant comme une norme ou un idéal, même s'il peut y avoir un critère de comparaison. « C'est un beau visage » implique un critère de la première sorte, « c'est un beau galet » plutôt un critère de la deuxième sorte.

Pour Sibley, « certaines choses peuvent légitimement être jugées belles, etc, les adjectifs étant utilisés de façon prédicative ; nul besoin de savoir ce que sont ces choses parce que les noms (ou les concepts) en question ne fixent aucun critère restrictif de beauté ou des propriétés qui font la beauté des choses. D'autres noms fixent des critères déterminant ce qui est approprié ; ce sont des critères de jugements

esthétiques attributifs. » (p. 183). Un autre argument de Sibley est que « souvent, pour que des gens voit quelle est la beauté de *x*, il peut être précisément important qu'il ne sache pas ce qu'est *x* » (p. 184). On pense naturellement aux artistes contemporains mettant l'accent sur la beauté de tâches, de coulures, de déchets, etc. Mais aussi à des tableaux de Rembrandt représentant des leçons d'anatomie, des étals de boucherie, à l'attention d'un Turner pour ce que d'autres, avant lui, n'avaient pas su voir. Pour Sibley, « quand notre intérêt est d'abord esthétique, à moins que le jugement ne doive être attributif (par exemple parce que nous jugeons de la beauté faciale de quelque chose), ou à moins que nous ne souhaitions délibérément faire un jugement attributif (une comparaison avec les galets banals), ex *hypothesi*, nous sommes peu concernés, pour autant que nous ne le soyons jamais, par ce qu'est l'objet. » (p. 185). Cependant, s'agissant d'un adjectif comme « laid », Sibley soutient qu'il est *toujours* attributif. « Si la laideur est toujours liée, en un sens, à la difformité (même si la *converse* n'est pas vraie), « laid » doit être attributif par sa relation à des instances non déformées du N quelconque considéré » (p. 195), précise Sibley. La laideur est toujours celle d'une chose d'un certain type, les déformations de la chose étant en réalité celles du type dont elle relève.

À regrets, je passe sous silence la finesse, la subtilité et la rigueur des articles de Sibley. Allons à l'essentiel : Sibley est-il parvenu à montrer que l'adjectif « beau » possède d'indéniables usages prédicatifs ? À cette question, il me paraîtrait difficile de répondre non. Maintenant, qu'est-ce que cela implique ? Sibley n'en dit rien. La question est pourtant bien de savoir si cet usage prédicatif de beau en tant qu'adjectif esthétique fait pencher la balance dialectique vers une conception philosophique ou une autre. L'usage prédicatif du terme « beau » est indépendant d'une norme fixée par une catégorie d'objets. Cela signifie-t-il qu'il existe des *propriétés esthétiques formelles*, c'est-à-dire des propriétés ne dépendant pas de la nature de l'objet, mais uniquement de ses lignes, formes, couleurs, d'éléments ou de parties dans un tout ? Sibley ne répond pas à cette question, puisque, suivant la méthode des philosophes oxoniens des années soixante, il se limite à réfléchir sur des usages linguistiques. Mais doit-on pratiquer la même abstinence ontologique ? La question de savoir si notre usage de « beau » est parfois prédicatif ne peut-elle pas légitimement conduire à celle de la signification ontologique d'un tel usage ?

Le problème n'est évidemment pas nouveau. Certains Médiévaux s'interrogeaient sur les transcendants : les termes qui transcendent

la structure catégoriale des choses. « Étant », par exemple, est homonyme. Ce n'est pas une propriété générique (nature) partagée par ce qui appartient à une catégorie, et en vertu de laquelle ils seraient des étants. La question s'est alors posée de savoir si, à côté des transcendants comme l'un, le vrai, le bien, il y en aurait d'autres, la chose, le quelque chose et... le beau.

Nous est-il possible de soutenir à *la fois que* (1) le terme « beau » peut s'appliquer aux choses indépendamment de ce qu'elles sont et (2) « beau » n'identifie pas *quelque chose* qui fait la beauté de ce à quoi on l'applique? Répondre négativement conduit au platonisme. Si « beau » s'applique, c'est que chaque belle chose l'est en vertu de la beauté dont elle est une approximation sensible. Au sens prédicatif, le « beau » correspondrait à une conception qui fait de la beauté une réalité intelligible instanciable. Dans l'usage attributif, « beau » signifie simplement une perfection relative à un concept de l'objet (belle marmite, belle cuillère, belle symphonie), alors que dans l'usage prédicatif, il veut dire beau, non pas *en tant que* x d'une certaine sorte, mais beau par participation à un Idéal de beauté que toute belle chose instancie, indépendamment de ce qu'elle est (nature)⁷.

Celui qui – à tort ou à raison – n'est pas tenté par le platonisme peut se rabattre sur la distinction kantienne entre beauté pure et beauté adhérente. Selon Kant, « la première ne présuppose aucun concept de ce que doit être l'objet », elle est appréciée « selon la simple forme » ; en revanche, « la seconde présuppose un tel concept ainsi que la perfection de l'objet d'après ce concept »⁸. *Adhérente* dans « beauté adhérente » n'est-il pas un adjectif *alienans*, pour reprendre le terme latin, comme l'est *faux*, dans « un faux billet de banque » (ou *populaire*, dans « démocratie populaire »)? Y est *alienans* dans « X est Y », si la qualification Y veut dire que X n'est pas un X : le faux billet de banque n'est pas un billet de banque (et une démocratie populaire n'est pas une démocratie). La beauté *adhérente* n'est pas de l'ordre de la beauté. Kant dit cependant que l'union du bien (« ce à quoi est bon le divers pour l'objet lui-même, selon sa fin ») avec la beauté porte préjudice à la pureté et non à la beauté. Kant est-il alors un formaliste extrême (toutes les propriétés esthétiques sont formelles ou pures) ou un formaliste modéré (certaines propriétés esthétiques sont pures,

7. Cette conception prend elle-même des formes multiples dans la théorie de l'art. Cf. l'ouvrage classique de Erwin Panofsky, *Idea, Contribution à l'histoire du concept de l'ancienne théorie de l'art*, tr. fr. Henri Joly, éd. Gallimard, Paris, 1983.

8. *Critique de la faculté de juger*, § 16.

d'autres adhérentes)? Premièrement, pour Kant, il ne semble y avoir qu'une seule propriété esthétique, *beau*, ou au plus, *beau* et *sublime*. Ce qui constitue la plus invraisemblable restriction du vocabulaire esthétique qu'un philosophe ait jamais proposée. Deuxièmement, si Kant ménage une place pour la beauté adhérente, est-ce réellement pour en faire la promotion? Les §§ 16 et 17 de la *Critique de la faculté de juger* encourage à penser que Kant défend une thèse formaliste modérée⁹, selon laquelle les propriétés esthétiques sont formelles (pures, indépendantes de tout concept) ou *non formelles* (impures, dépendantes d'un concept). Il reste toutefois que Kant ne parle pas de propriétés esthétiques des objets, mais de représentations qui, *subjectives*, ne peuvent rien désigner dans l'objet et ne concernent que le rapport de la représentation au sentiment de plaisir et de peine. La thèse de Kant n'est pas seulement modérée, elle est *surtout* anti-réaliste. Kant ne distingue pas la question de savoir si certaines choses possèdent des propriétés formelles et celle de savoir si les propriétés formelles peuvent être des propriétés objectives. Chez lui, tout se passe comme si les propriétés formelles devaient nécessairement être subjectives *parce que* formelles. Le choix des termes *libre* et *pur*, pour caractériser le jugement portant sur des propriétés formelles esthétiques, par opposition à *adhérent* et *impur*, ne constitue-t-il pas un encouragement à une valorisation positive des propriétés formelles et négative des propriétés non formelles esthétiques? De nouveau, tout se passe chez Kant comme si la seule propriété esthétique pure était la beauté formelle libre; dès lors, toutes les autres, y compris la beauté non formelle esthétique, seraient des propriétés esthétiques impures.

Restreinte à un constat linguistique, l'idée selon laquelle certains adjectifs sont attributifs ou prédicatifs selon l'usage – parmi eux, l'adjectif « beau » – semble anodine. Pourtant, si elle possède des conséquences métaphysiques, au sujet de la nature des propriétés, elle implique, me semble-t-il, soit une forme de platonisme, soit une forme de kantisme esthétique. Dans le premier cas, il existerait des propriétés formelles (« équilibré », par exemple), indépendantes de la nature des objets sur lesquels porte le jugement et de toute catégorie esthétique (« équilibré en tant que... », par exemple) ou artistique (« cubiste », par exemple). Dans le second cas, il existerait un état mental particulier, celui dans lequel « nous ne rapportons pas la

9. Reprise par Nick Zangwill aujourd'hui, dans « In Defense of Moderate Aesthetic Formalism », *The Metaphysics of Beauty*, Cornell University Press, Ithaca, 2001.

représentation à l'objet par l'entendement en vue d'une connaissance, mais nous la rapportons [...] au sujet et au sentiment de plaisir ou de déplaisir de ce dernier »¹⁰, dans lequel nous saisissons une propriété formelle pure, la beauté.

Je suis tenté de penser que nous n'avons pas de bonnes raisons d'adhérer à une de ces deux formes de formalisme esthétique. Pourtant, les arguments de Sibley en faveur d'un usage prédicatif du terme *beau* sont excellents. On pourrait alors refuser toute conséquence métaphysique de ces arguments. C'est l'attitude adoptée par Jean-Pierre Cometti. Pour lui, l'art ne possède en lui-même « aucun attribut, aucune *propriété*, fût-elle séparable de nos évaluations, que nous aurions quelque chance de discerner et de prédiquer en connaissance de cause »¹¹. Attribuer une qualité esthétique à quelque chose se résout alors dans l'activité évaluative elle-même; elle ne correspond à aucune réalité ontologique, mais plutôt à des pratiques et des usages¹². C'est une stratégie pragmatiste.

Une autre stratégie, celle que je suis tenté de développer, consisterait à remarquer que l'usage prédicatif n'est jamais détachable de l'usage attributif. Les adjectifs ambifonctionnels n'ont pas séparément leurs deux usages attributifs et prédicatifs. Pour que l'adjectif *beau* ait un sens, il faut que l'expression « un *beau* X » en ait un. Or, le sens de cette expression, justement parce qu'elle contient le terme *beau* fonctionne quelque peu différemment de celui d'une expression comme « un *gros* X », dans laquelle *gros* est seulement attributif. Nous apprenons à utiliser les adjectifs esthétiques de façon attributive, mais *bien vite*, nous passons à un usage quasi-prédicatif. Pourquoi? Pour les raisons qui conduisent des philosophes comme Platon ou Kant à développer leurs conceptions, celle de la beauté comme image participative d'un Idéal ou celle d'un beau pur, indépendant de tout concept de ce que doit être la belle chose. Si l'une des ces deux solutions (ou d'autres) peuvent être tentantes, c'est que nous ne serions pas satisfaits de dire simplement que la beauté est relative à des catégories d'objet. Il nous semble que toutes les belles choses ont un air de famille.

Dans les *Cours de Wittgenstein 1930-1933*, des notes prises par George E. Moore¹³, Wittgenstein insiste sur les usages différents que nous faisons du terme beau selon que nous parlions d'un visage,

10. *Critique de la faculté de juger*, § 1

11. Jean-Pierre Cometti, *L'art sans qualités*, Farrago, Tours, 1999, p. 11.

12. Voir Jean-Pierre Cometti, *Art, modes d'emploi, esquisses d'une philosophie de l'usage*, éd. La Lettre Volée, Bruxelles, 2000.

d'une chaise, d'une fleur ou de la reliure d'un livre. C'est la même chose pour *bon*. « Mais de l'une de ces significations à une autre, il y aura des « transitions graduelles » « qui prennent la place d'un élément commun » »¹⁴, aurait précisé Wittgenstein. Cela signifie qu'une fois fixé, dans une discussion, l'usage fait du terme beau, l'air de famille qu'il entretient avec d'autres usages a un sens qu'il n'a pas, par exemple, s'il s'agit du terme *gros*. Platon ou Kant profite de ce sens pour faire passer des théories auxquelles on peut souhaiter résister. Comme pour *bon* (et vraisemblablement pour *vrai*), une fois qu'on a satisfait la demande concernant nos critères d'usage (« C'est beau, pour un X »), nous sommes tentés de poser une autre question, irréductible à cette demande et plus embarrassante : « En quoi, ayant satisfait à des critères catégoriels, être un *beau X*, c'est être *beau*? » C'est une question supplémentaire que nous ne sommes pas tentés de poser pour *gros*. Supposons que je dise que pour une personne, être bon, c'est être vertueux, et que je décrive le comportement d'une personne vertueuse. Il reste qu'on peut me demander pourquoi être vertueux, c'est être bon. De la même façon, à supposer même que je dise qu'une chose est belle, que je me justifie en disant que c'est une belle tulipe ou un belle marine de la Renaissance flamande, la question se pose encore de savoir pourquoi satisfaire à de tels critères évaluatifs, c'est être beau. En revanche, si quelqu'un posait la question de savoir pourquoi, pour un homme, mesurer un mètre soixante-dix et peser cent-trente kilogrammes, c'est être *gros*, on se demanderait simplement s'il sait ce que veut dire *gros*. On ne se dirait pas qu'il pose une *vraie* question.

Dès lors, même si attribuer une qualité esthétique à quelque chose se résout dans l'activité évaluative elle-même, même si elle correspond à des pratiques et des usages, elle ne s'y réduit pas. Quand nous disons qu'une chose qu'elle est belle, au moins en certains cas, nous voulons dire qu'elle possède une propriété qui ne se réduit pas à être une chose d'une certaine sorte. On pourrait répliquer que nous avons alors tort de nous laisser aller à une *illusion* d'une signification irréductible au classement d'un objet en fonction de certains critères catégoriels. La beauté, ce ne serait rien de plus. Mais l'intérêt des analyses de Sibley est justement de montrer que l'examen scrupuleux des *usages linguistiques*, le langage ordinaire donc, nous *oblige* à tenir compte

13. Publiés dans Ludwig Wittgenstein, *Philosophica I*, tr. fr. Jean-Pierre Cometti, éd. Trans-Europ-Repress, Mauvezin, 1997.

14. *Ibid.*, p. 127.

d'un usage ambifonctionnel du terme beau. C'est l'usage lui-même qui bloque, me semble-t-il, une solution simplement pragmatique. Cela ne nous oblige cependant pas à devenir platoniste ou kantien. En revanche, cela ne doit-il pas nous conduire à prendre au sérieux l'idée d'une métaphysique et d'une ontologie des propriétés esthétiques? Quoi qu'il en soit de la réponse à cette interrogation, et quand bien même mon analyse serait erronée, *Approach to Aesthetics*, la réunion des articles déjà connus ou encore inédits de Sibley, ne devrait pas laisser indifférent tous ceux pour lesquels l'esthétique philosophique consiste à poser, parmi d'autres, une telle question¹⁵.

Université de Nancy 2
LPHS-Archives Poincaré (CNRS UMR 7117)

15. Cf. aussi un volume qui accompagne la parution du recueil d'article de Sibley : Emily Brady and Jerrold Levinson, *Aesthetic Concepts, Essays after Sibley*, Clarendon Press, Oxford, 2001.